



GEORGES
VIGARELLO

HISTOIRE DE LA FATIGUE

Du Moyen Âge à nos jours

L'UNIVERS  HISTORIQUE
SEUIL

HISTOIRE
DE LA FATIGUE

GEORGES VIGARELLO

HISTOIRE DE LA FATIGUE

Du Moyen Âge à nos jours

ÉDITIONS DU SEUIL
57 rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

ISBN 978-2-02-129192-6

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Thierry Pillon

Introduction

« Stress », « pénibilité », « burn out » ou « charge mentale » : les xx^e et xxi^e siècles ont vu une irrépressible extension du domaine de la fatigue. Les épuisements s'étendent du lieu de travail au foyer, du loisir au comportement quotidien. Près de huit actifs sur dix placent le mot « stress » en premier pour qualifier le travail¹. Plus d'un tiers des salariés déclaraient en 2017 avoir déjà fait un burn out². Une hypothèse traverse ce livre : le gain d'autonomie, réelle ou postulée, acquis par l'individu des sociétés occidentales, la découverte d'un « moi » plus autonome, le rêve toujours accru d'affranchissement et de liberté ont rendu toujours plus difficile à vivre tout ce qui peut contraindre et entraver. D'autant que s'y ajoute le rappel, du coup possible, des fragilités, des vulnérabilités. Disparité douloureuse, massive, pourvoyeuse de lassitude autant que d'insatisfaction. La fatigue ne peut alors que s'intensifier, se diffuser sourdement, compromettre les moments banals ou inattendus, accentuer son versant « intérieur ». Elle s'impose dans l'espace public, au travail, dans l'espace privé, dans les relations avec les proches comme dans les relations de soi à soi.

Que nous est-il arrivé ?

Les termes latins *fatigatio* ou *defatigatio* révèlent la très ancienne origine du mot « fatigue » ; expressions indiquant une filiation directe entre hier et aujourd'hui, étymologie quasi mécanique pouvant suggérer que rien, dans la vision des lassitudes et des épuisements, ne saurait changer avec le temps. C'est que la fatigue est au cœur de l'humain. Usure inéluctable, elle incarne sa « limite », au même titre que la maladie, la vieillesse ou la mort. Elle symbolise sa fragilité, son « manque », désignant un obstacle largement partagé : celui, « interne », venu des limites de sa propre existence, celui, « externe », venu du monde, de ses contraintes, de ses oppositions. Rien de pathologique, la plus banale des insuffisances. L'affirmation toute prosaïque de Maupassant : « La puissante fatigue, enfin, le terrassa ; il s'endormit³. »

Tout change pourtant. Tout révèle une histoire, plus complexe qu'il n'y paraît et encore peu étudiée, riche de métamorphoses qui en signalent d'autres, mobilisant l'investissement des acteurs, des cultures, des sociétés. Car, dans le cadre qui est le nôtre, celui de l'histoire de l'Occident, la perception de la fatigue varie d'une époque à l'autre. Son évaluation se déplace. Ses symptômes se modifient, ses mots s'ajustent, ses explications se déploient. Immense parcours où il nous faut croiser plusieurs histoires : celle du corps, de ses représentations et des pratiques de santé, celle des modes d'être et d'exister, celle des structures sociales, celle du travail, de la guerre ou du sport, autant que celle de nos constructions psychologiques, jusqu'à notre intimité.

Les formes « privilégiées » de fatigue, celles qui mobilisent les commentaires, celles qui s'imposent en priorité aux yeux de tous, évoluent avec le temps. Elles se révèlent « catégorielles », font exister des milieux. Elles répondent à des dispositifs sociaux, suggèrent des modes d'être collectifs. Au Moyen Âge, quand débute notre enquête, la fatigue du combattant est centrale, dans une civilisation où le militaire incarne la première valeur. Elle est honorée, commentée, tandis que celle du vilain est méprisée. Elle est même calculée dans l'affrontement des joutes qui, au xv^e siècle, grandissent la valeur du vainqueur selon la quantité de coups annoncée par les combattants au moment du défi.

Tout change dans la société classique, où s'impose l'homme de robe, où grandit le prestige des activités d'administration et de cabinet. Le financier de La Fontaine, l'avocat de La Bruyère suggèrent des descriptions nouvelles, témoignent des lassitudes particulières, ouvrent sur des champs de préoccupations inconnus. Tout change encore avec les fatigues ouvrières du xix^e siècle, lorsque s'impose la production, ses réussites comme ses dangers : la présence des affaiblissements l'emporte, leur intensité inquiète, leur calcul s'affine aussi pour mieux combiner rendements, économie, efficacité, mais aussi désormais pour les dénoncer, de Villermé à Marx. Alors que notre société du « quaternaire »⁴, celle des ordinateurs et des bureaux, oriente vers des fatigues plus sourdes, plus invisibles, où la charge informationnelle a pris la place de la charge physique, où des ruptures personnelles ou collectives surgissent, quelquefois imprévisibles, après de longs parcours de souffrances masquées.

Les représentations du corps, leurs renouvellements, guident de même la perception de la fatigue. L'image la plus ancienne associe

l'« état » de fatigue à la perte d'humeurs. Le corps fatigué est le corps desséché. L'épuisement est fuite de substance, effondrement de densité. Image « simple », sans doute, née avec l'Antiquité, faite d'une certitude : les principes précieux du corps sont les liquides, ceux mêmes qui fuient avec les blessures, s'embrasent avec les fièvres, désertent avec la mort. Assèchement et rafraîchissement rythment alors les indices et les restaurations du corps fatigué. L'exsangue fait la limite autant que sa sensation.

Dans l'univers des Lumières, ce sont non plus les humeurs mais les fibres, les réseaux, les « courants », les nerfs qui donnent sens à la fatigue. De nouveaux symptômes se font jour, d'autres traits sont pris en compte : l'épuisement lié à une excitation débordante et mal surmontée, la faiblesse née de tensions répétées ou durablement maintenues. Le manque n'est plus lié à une perte de substance mais à un défaut de stimulation. Des sensations nouvelles s'imposent, jouant avec le sentiment de vide, l'absence d'incitation, l'abandon de ressort. D'où la recherche de « toniques », d'excitants spécifiques, et non plus seulement de compensations liquides, la recherche d'endurcissements particuliers.

L'image change encore lorsque le principe va aux énergies, lorsque la combustion organique se fait travail, selon le modèle machinique du XIX^e siècle. La perte est alors celle du feu, celle d'une potentialité profilée en « rendement », celle d'un sentiment de robustesse annulée, alors que s'ajoute encore la certitude de déchets chimiques envahissant les chairs en les faisant souffrir. D'où la recherche de « reconstituants », la poursuite de réserves énergétiques, la quête de calories, l'élimination des toxicités et des nocivités.

La fatigue d'aujourd'hui est perçue dans le langage numérique, privilégiant les messages internes, les sensations, la connexion et la déconnexion. D'où le recours accentué aux détentes, aux relâchements. D'où encore la centration inédite sur le psychologique, le relationnel, la recherche de l'interaction, de la mobilité, celle de la sensation aussi, lentement renouvelée.

Affinements et degrés se précisent avec le temps. Notre civilisation invente des sensibilités, crée des nuances, fait exister de proche en proche des fatigues qui, auparavant, n'existaient pas, découvre, avec le cours de l'histoire, des états longtemps ignorés. Des mots apparaissent, des symptômes se dévoilent. Celui de « langueur » par exemple, évoqué par les nantis du XVII^e siècle se plaignant de

faiblesses, de vulnérabilités jusque-là inconnues. Ou celui de « courbature », évoqué avec la culture sensible du XVIII^e siècle, désignant les douleurs discrètes, auparavant négligées, surgies après un effort mal préparé. Celui de « dépérissement » encore, évoqué avec le monde ouvrier du XIX^e siècle, suggérant un affaiblissement incoercible affectant les générations, conséquence du dénuement autant que de labours excessifs. Les limites se déplacent. Des gradations nouvelles s'établissent en désolant les âmes et les corps.

L'univers du XX^e et du XXI^e siècle, âge d'une intense psychologisation des comportements et des sensibilités, introduit des différences inédites. La pénibilité physique, objet de luttes pour sa reconnaissance, n'a certes pas disparu. Mais l'attention se porte aux effets les plus multiples : inquiétude, malaise, impossible réalisation de soi. À une fatigue née de la résistance des choses s'ajoute une fatigue née de la résistance de soi, procès interne, personnel, voire intime. C'est à l'intérieur de chacun que se découvrent aussi obstacles et impouvoirs ; c'est de l'intérieur de chacun que s'originent aussi faiblesses et effondrements. Tous sur-accentués lorsque les formules nouvelles de management négligent au contraire les valeurs individuelles au bénéfice de profits immédiats, générant précarités, fragilisations variées, mobilités professionnelles non désirées ; le tout conduisant à une très actuelle contradiction : « Un consommateur qui a le pouvoir de décider, un employé qui le perd et un citoyen qui le revendique⁵. » Frustrations intimes dès lors interminablement questionnées.

Tel est bien l'enjeu de cette démarche historique qui est aussi généalogique : montrer comment ce qui semble depuis toujours ancré dans les chairs s'inscrit aussi, au fil des siècles, dans les consciences, les structures sociales et leurs représentations, jusqu'à se redéployer et nous atteindre au plus profond.

PREMIÈRE PARTIE

L'univers médiéval et le défi des repères

État immémorial compromettant l'existence, la fatigue accompagne en profondeur le quotidien médiéval. Les images de corps effondrés ou courbés la figurent, les textes descriptifs la commentent : des traités de santé aux textes de chroniques, aux fabliaux, aux romans. Perte d'humeurs, déficit de liquides précieux du corps, cette fatigue agit selon des modèles traditionnels. Elle est dénuement de substances, fuite de ce qui fait la richesse des chairs, effacement de densité. Elle est phénomène « obscur » aussi : aucun chiffre ne la circonscrit, aucun mot ne l'arrête clairement, même si existe celui de « fatigue », venu du latin *fatigare, fatigatio, defatigatio*, ou même celui de « lassitude », venu du latin *lassitudo* ; aucun indice précis n'en indique le « plus » ou le « moins », sinon l'évaluation intuitive : la durée du jour, les particularités changeantes des activités, la distance approximative des lieux. Non qu'en soient ignorés les drames, les malheurs, les stigmates physiques, les dangers.

Des acteurs aussi l'emportent, liés aux profils de l'univers médiéval. Voyageurs et marcheurs semblent les premiers concernés. Les pharmacopées s'adressent d'abord à ceux « qui veulent cheminer » ou à « ceux qui sont las du chemin¹ », pèlerins, marchands ou chevaliers confrontés aux traversées improbables, aux espaces mal dominés. Chroniques et romans s'attardent en revanche aux fatigues des combattants, ceux dont les affrontements font le prestige et la défense des cités. Alors que les hagiographies promeuvent les épuisements de ceux dont la vie aspire au rachat de tous, livrés à la règle des clôtures et du religieux. Lassitudes peu catégorisées mais implacablement ressenties, dont l'évocation reflète, mieux que d'autres, l'orchestration médiévale du social, de l'espace, du temps.

Autant dire enfin qu'elles se rencontrent exclusivement dans l'opposition aux choses, dans la résistance du milieu.

Chapitre 1

Image claire, repères incertains

Une image centrale commande la vision de la fatigue ancienne : celle de la perte. L'affaiblissement correspond à un manque, une défaillance de substances. Rien de plus matériel, ni de plus visuel : la transpiration, l'amollissement des chairs, l'absence de souffle, liés, les uns et les autres, à une représentation du corps qui n'est plus la nôtre. Tout tient à une « fuite » incoercible, une lacune venant des « humeurs », liquides censés « faire » l'organique, au point d'en être le premier support. Matières aqueuses, occupant et unifiant les parties, elles apparaissent à la moindre blessure, au moindre hématome, à la moindre transpiration, assimilant l'existence à la sève, aux puissances fécondantes, confirmant l'amalgame entre les fluides et la vitalité. La « quintessence » corporelle réside dans ces flux. Leur présence intensifie la vigueur. Leur disparition fait la débilité, la maigreur, l'épuisement, voire la mort. La fatigue vient de ce qui se perd.

La perte et ses effets

L'exercice illustre une telle image, partagée par les médecins comme par l'opinion commune. Tout vient de l'agitation des membres : les mouvements continus engendrent des frottements, lesquels engendrent de la chaleur, laquelle transforme les humeurs en vapeurs, lesquelles, enfin, précipitent les évacuations et les sueurs. D'où les carences, l'effacement des chairs, la diffusion de souffrances dans un ensemble brusquement asséché et bientôt gagné par le froid. Ce que montre, à elle seule, la longue pérégrination de Tristan et Iseult dans le roman du XII^e siècle, avec leurs corps inexorablement « blêmes et amaigris¹ ». Ce que montrent tout autant les commentaires médicaux, rappelant

une « fuite », un évanouissement de chairs, installant les douleurs dans les parties les plus « nobles » du corps :

Mais ne fais point long exercice
 Cela te serait préjudice
 En diminuant ta chaleur
 Ou te causant quelque douleur
 De tête, estomac ou poitrine
 Dont tu ferais mauvaise mine².

Le « déficit » est bien au cœur du mal, la substance perdue au cœur des faiblesses. La sueur y devient « symptomatique, mauvaise³ ». La fièvre peut suivre, par excès de frottements, avec ses accidents, surtout si l'exercice se fait par « grande chaleur⁴ ».

La conséquence présumée des efforts inquiète du coup le médecin, au point de l'alarmer. La perte trop importante est pour lui peu « restituable ». La fuite est danger, menaçant « ceux qui par trop suer se consomment⁵ ». La lassitude rend « la personne raide et sèche pour la vertu et les esprits qui se dégradent en tel labeur⁶ ». Le travailleur, dès lors, doit se garder de « trop de sueur⁷ », dans un corps où aucun principe de régulation interne n'est encore pensé. La limite est par ailleurs obscure. Les intensités y sont empiriques, intuitives. Le monde demeure celui de l'impression quotidienne, celui de la sensation immédiate, non encore celui de la vérification ou du calcul⁸. La « perte » elle-même, ainsi représentée, n'est d'ailleurs pas chiffrable. Sa simple évaluation ne peut encore s'imaginer. Nombre de tâches ignorent la mesure, nombre de métiers, de jeux, de voyages, de combats. Certaines charges le montrent mieux que d'autres, les « chasse-marée », entre autres, dès le XII^e siècle : ces voituriers conduisant les poissons de mer, depuis la Manche ou l'Atlantique, jusqu'au marché de Paris. La vitesse exigée autant que la longueur du trajet banalisent la mort de chevaux durant la course, l'épuisement de l'équipage, la concurrence des charrois. Au point qu'existe, dès le XIII^e siècle, un fonds spécial pour remplacer « les bêtes mortes de fatigue⁹ » ou compenser les poissons corrompus en chemin. Il faut une ordonnance du prévôt de Paris en 1500 pour baliser davantage la condition du trajet et la régulation du marché¹⁰.

Quels mots employer ?

Limite imprécise sans doute, c'est bien le mot « fatigue », quoi qu'il en soit, qui s'impose, dès le Moyen Âge. Avec une filiation banale, celle du *fatigare* latin, dont textes et auteurs s'inspirent en retenant le substantif. Telle l'évocation, on l'a vu, des « bêtes mortes de fatigue¹¹ » à la suite des « chasse-marée » au XIII^e siècle, ou la mention de Galaad, « le meilleur chevalier du monde » qui « ne sent jamais la fatigue¹² », ou celle de Fierabras dans son combat contre le musulman, bientôt « accablé de fatigue¹³ ».

Bien d'autres mots encore peuvent s'y substituer : « la faiblesse gagnant tous les membres¹⁴ » subie par Durmart le Gallois, « l'échauffement¹⁵ » des membres évoqué par Aldebrandin de Sienna, la « désolation des esprits¹⁶ », partie « aérienne » des humeurs, évoquée par Arnaud de Villeneuve au XIII^e siècle, ou encore les « accidents de l'âme¹⁷ », ou même « la passion du cerveau¹⁸ » évoquée par Barthélémy l'Anglais, dénonçant les veilles et la sécheresse organique qui s'ensuit. Autant de termes centrés sur le « manque », la défaillance charnelle et ses inconvénients.

Reste une caractéristique dans l'usage médiéval du mot « fatigue ». Elle tient à la perception. La lassitude peut se révéler « extérieurement » autant qu'« intérieurement » : les « sept frères » attaqués par Galaad sont « si fatigués qu'ils ne peuvent plus se défendre¹⁹ », leur attitude dit leur disposition physique ; messire Gauvain, en revanche, dans *Perlesvaus*, « ressent la fatigue des longues journées du voyage²⁰ », sa sensation, cette fois, dit cette même disposition. Non que les deux regards soient clairement distingués et approfondis. L'évocation demeure intuitive, évidente, entendue, échappant à toute observation particulière, comme pourrait l'être un symptôme ou une maladie. La fatigue n'est pas un « état » étudié, poursuivi, observé. Il s'agit d'une phase de vie, compagne de toute existence, aussi indiscutable que d'emblée reconnue et subrepticement partagée. Il s'agit d'une « faille », réplique sourde et inévitable de l'insuffisance humaine.

Comment qualifier l'intensité ?

Même relative indétermination lorsque la médecine médiévale tente de désigner des repères, évaluer des seuils, scruter le plus ou le moins dans la fatigue et l'effort. Barthélémy l'Anglais, au XIII^e siècle, recourt

à des adjectifs jugés compris de tous, mais demeurant intuitifs : l'intensité d'abord, « le labeur est triple, assure-t-il, l'un est fort, l'autre est faible, l'autre est moyen », alors qu'aucun indice circonstancié ne peut être donné ; la rapidité aussi, le « hâtif » et le « tardif » (lent) ; ou la quantité enfin, « grande » ou « petite »²¹. Adjectif « subjectif » encore, le « long », avec l'école de Salerne, régulièrement recopié depuis le XII^e siècle : « Ne fais point long exercice, cela te serait préjudice²². » Aucun point fixe encore, les objets n'existant que relativement les uns par rapport aux autres ; aucun principe de vitesse, aucun principe de mécanique, aucun repère stable, même si l'observation s'attache clairement à un plus et à un moins. La « multitude incohérente des systèmes de mesure variables de ville en ville, de village en village²³ » en est la plus notable illustration. Le monde demeure celui de l'effervescence sensible, de l'impression physique, de la conviction visuelle, celui de l'« à peu près » évoqué par Alexandre Koyré²⁴ et moins celui de quelque possible géométrisation chiffrée.

Aldebrandin de Sienne, au XIII^e siècle, oriente par ailleurs vers les formes ou les couleurs, sans en accentuer la précision : l'excès fait rougir la peau, maigrir aussi, et quelquefois même « engrossier », image archaïque centrée sur les effervescences et les débordements supposés internes²⁵. L'« arrêt » du travail s'imposerait dès l'apparition de tels « symptômes », auxquels s'ajoute la « lourdeur », ce sentiment d'un corps perdant son aisance pour devenir « pesant²⁶ ». Volonté de tempérance, de retenue, sans aucun doute, mais imprécise, peu suivie de tous, fût-elle principe médical. Sa valeur demeure théorique, lointaine, peu réaliste dans l'univers quotidien des actions et des labeurs, d'autant que les efforts « intenses » peuvent se révéler prestigieux.

Des types de perte

Restent les courroux, les soucis, les amertumes, les illusions, dont les effets peuvent être associés à des fatigues et dont la mesure est suggérée plus que précisée. Constantin l'Africain, dès le XI^e siècle, décline même des causes nombreuses, distinctes, et pourtant peu commentées : « La réflexion excessive [*nimia cogitatio*], le souvenir [*memoria*], l'enquête sur des choses incompréhensibles [*investigatio rerum incomprehensibilium*], la conjecture [*suspitio*], l'espoir [*spes*], l'imagination [*imaginatio*]²⁷. » Perte ici encore, par contention

d'esprit, resserrement intérieur, agitation d'humeur, dont l'image, à nouveau, focalise l'assèchement : « fuir et éviter les grandes charges et sollicitudes, car trop grande sollicitude sèche les corps humains en donnant désolation aux esprits de vie et les esprits ainsi sont désolés et marris séchant les os²⁸ ». L'« effacement » tient aux organes rétractés, le « cœur serré²⁹ » entre autres, sous l'effet de quelque douleur intérieure, raréfiant les humeurs en les contractant, voire en les renfermant. Il tient encore à l'échauffement provoqué par la contrition, ses crispations successives, lancinantes, répétées, les « mouvements incoercibles du cerveau » agitant inutilement les esprits. D'où le conseil insistant d'Arnaud de Villeneuve : « l'homme se doit garder de courroucer, car ire et courroux semblablement sèche le corps en tant qu'elle échauffe tous les membres excessivement et trop grande chaleur sèche le corps et les fait étiques³⁰ ». La colère bien sûr, ou le désespoir, qui « brûlent » comme jamais. Ou les veilles excessives enfin, avec leurs « angoisses [...] sècheresse du corps, empêchement de digestion, mutation de toute la nature de la personne³¹ ». Vision pré-psychologique où toute excitation est d'abord agitation de parties physiques avec leurs heurts et leurs frottements.

Loin de cette relative absence de qualification ou de quantification, il existe pourtant un « paysage » de la fatigue au Moyen Âge. Univers varié, multiple, riche aussi à sa manière, où se manifestent des différences, des modes d'exister et d'affronter, des modes de résister et de souffrir. La fatigue s'apprécie alors prioritairement selon des faits et des lieux, objets extérieurs « saisissables », morcelant et émiettant autour de quelques facettes bien campées ce qui vaut perte et épuisement.

Chapitre 2

La fatigue célébrée du combattant

Il faut des circonstances pour dépasser les descriptions convenues. Il faut des situations ; l'affrontement aux choses, aux gens. Il faut davantage : l'évocation d'activités valorisées, celles mêmes qui focalisent le regard, les autres étant quasi invisibles ou ignorées. Les fatigues, autrement dit, sont prioritairement sélectives. Les descriptions médiévales le montrent, grandissant certains épuisements et moins d'autres, révélant par là une culture, un milieu. Ce qu'illustrent les scènes de combat, imposées ici en toute priorité, alors que sont plus rares les scènes de travail, plus banales sans doute, jugées souvent sans mérite ni relief. L'engagement du choc armé est d'autant plus « observé » qu'il est « extrême », d'autant plus central qu'il conditionne des carrières, fabrique des hiérarchies, construit pas à pas des distinctions. La vie de Guillaume le Maréchal en est l'exemple, dont l'ascension, entre le XII^e et le XIII^e siècle, à la suite de batailles et de tournois gagnés au service de Patrice de Salisbury puis d'Henri II, métamorphose le statut, le conduisant de l'état d'obscur chevalier à celui de régent d'Angleterre¹. Les épisodes martiaux sont inévitablement au cœur des curiosités, comme l'est la fidélité des engagements. D'où cette manière de traquer la fatigue, en soulignant résistance et insensibilité.

Le « visible » du corps

Très particulières aussi, et datées, sont ces valorisations privilégiant l'apparence sur l'intime, le visuel sur le sentiment, favorisant l'effervescence narrative, la prolixité, orientant le regard vers les gestes, l'outil, son emploi. Le « dehors » s'impose en toute priorité dans cet univers ancien. Tel Fierabras, épuisé dans son combat contre un

« infidèle », dans le roman du XIII^e siècle : « le poing gonflé à force de férir [...] », laissant « échapper l'épée d'une longueur de lance »². Ou le comte de Normandie dans *La Conquête de Jérusalem*, et sa réaction apparemment différente, plus imaginaire que réaliste, mais bien liée au maniement de l'engin : « il ne pouvait plus relâcher son épée, car sa main était toute crispée sur la poignée ; il ne put la desserrer qu'après l'avoir arrosée d'un peu d'eau chaude et de vin pour détendre les muscles³ ». La sensation intime existe, on l'a vu⁴, mais elle est peu évoquée, peu poursuivie, trop subjective sans doute pour être détaillée. Vision toute particulière de l'accablement, retenant en priorité les relations aux choses, plus que les relations à soi, le dehors plus que le dedans.

Les manifestations visibles des corps ensuite, les troubles physiques, imposant la fatigue jusqu'à la profusion des signes. L'« écume sortant de la bouche », celle de Francs harassés dans le désert⁵, ou l'évanouissement des assaillants à l'issue de la prise de Jérusalem, les habits maculés, défaits, écorchés : « ils étaient tout sales et beaucoup s'évanouissaient d'épuisement⁶ ». Ou les pieds encore, sanglants après les marches, « chausses coupées, déchirées, arrachées devant le pied par dessous des chevilles⁷ ». Tous symptômes quasi « ultimes », suscitant l'estime et l'émoi.

Le privilège de l'endurance

Une valeur s'y ajoute avec le combat, mêlant l'« organique » et le « moral », la force et la détermination. Celle de la bataille bien sûr. Il la faut « longue et acharnée⁸ » pour que la victoire y soit estimée ; ou d'une « rare violence et durant fort longtemps⁹ ». Celle du combattant aussi. Il le faut tenace, luttant contre tout abandon, tel le comte de Saint-Paul, à Bouvines en 1214, qui « très longuement et très fortement s'était battu et était déjà assez travaillé par la multitude des coups qu'il avait donnés¹⁰ » ; ou résolument obstiné, tel le héros de *Jehan et Blonde*, le roman du XIII^e siècle, sachant « refuser tout repos durant le combat¹¹ ». Le temps valorise la peine autant qu'il suggère un monde ancien où priment moins la précipitation que la patience, moins la vitesse que la lenteur ; où s'exaltent spécifiquement aussi « les valeurs viriles d'agression et de résistance à tous les assauts », le combattant incarnant une

finalité quasi symbolique : imposer coûte que coûte la robustesse, « masquer les faiblesses¹² ».

Deux grandeurs peuvent ainsi l'emporter, au prisme de la fatigue et du combat : celle révélant les plus capables d'affronter leurs limites, celle révélant les plus capables de les ignorer. Les premiers s'affirment en montrant qu'ils savent souffrir, les seconds s'affirment en montrant qu'ils sont insensibles. L'endurance est au cœur des qualités, l'acharnement par la durée. Jacques de Lalaing, personnage prestigieux de la cour de Bourgogne, le démontre en cultivant un savoir-faire précis : « Plus que tout homme en effet, il était résistant, expérimenté, et il savait bien échauffer son adversaire¹³. » Galaad, « le meilleur chevalier du monde », le démontre en cultivant une inaltérable froideur, « immuable, inlassable¹⁴ ». Référence si importante encore qu'elle est attendue du cheval : tel le coursier de Baudoin, dans *La Conquête de Jérusalem*, « Prinsault l'Aragonais qui n'est jamais essoufflé¹⁵ », ou celui de Fabur, l'arabe dont « vingt lieues au galop ne suffiraient ni à ralentir la course ni à le fatiguer¹⁶ ».

Référence si importante enfin qu'elle s'accroît durant le Moyen Âge, au point de figurer au cœur des joutes. Les assistants, au xv^e siècle, aiment à compter le nombre de courses et de coups, apprécier leur âpreté, évaluer leur durée. Tel le défi du 15 décembre 1445, à Gand, où Jacques de Lalaing opposé à un chevalier sicilien combat jusqu'à la nuit : « À la vérité tous ceux qui étaient présents disaient que jamais ils n'avaient vu porter des coups aussi âpres sur un si grand nombre de courses¹⁷. » Le chiffre des actes à réaliser en vient d'ailleurs à être annoncé préalablement par l'assaillant, signe d'assurance, de résistance, ou, mieux, de valeur. Ce que stipule le règlement d'un affrontement sur les bords de Saône, le 2 octobre 1450 : « Il faut que le nombre de coups de hache soit fixé¹⁸. » Ce que confirme aussi le nombre « éloquent » de coups demandés (soixante-trois) par un certain Jean Pitois contre Jacques de Lalaing, le 15 octobre 1450¹⁹. Manière indirecte et inédite de recourir au chiffre, au milieu du xv^e siècle, pour signifier, et surtout valoriser, la résistance des combattants.

Souffrir « longuement » pour former

Autant de références insistantes commandant, en définitive, la formation chevaleresque elle-même. Jean de Bueil, compagnon de Jeanne

d'Arc, conditionne l'acquisition d'« honneur et gloire par le moyen de la guerre » à la nécessité de savoir « endurer patiemment la grande peine et dureté qu'on y trouve au commencement »²⁰. Jean le Meingre de Boucicaut, nommé maréchal de France par Charles VI en 1391, détaille une telle exigence en évoquant sa jeunesse batailleuse, répétant l'adverbe « longuement », au point d'en faire un leitmotiv : « nulle peine ne lui était grave », courant et allant « longuement à pied », s'accoutumant à « tenir longue haleine », souffrant « longuement » le travail, maniant « longuement » une cognée, endurcissant ses bras et ses mains à « longuement férir », multipliant les « essais de guerre » et « ne cessant jamais »²¹. Une seule logique : la réitération. Une seule perspective : la continuité. Répétition globale, entière, massive, loin des repères « graduels » et « progressifs » que l'univers moderne tentera de profiler, révélant, au passage, les démarches anciennes d'accoutumance à la fatigue et de résistance aux temporalités. Apprendre à dominer la lassitude, ce n'est pas l'approcher en échelonnant les efforts, c'est la surmonter en additionnant, toujours et toujours, l'ensemble d'une situation, en s'y livrant d'emblée et en totalité.

Une telle visée se limite aux chevaliers. Elle diffère pour le reste de l'armée. Les archers n'y souscrivent pas lorsque l'Anglais Édouard III, en 1335, envisage le bon usage de l'engin chez le futur combattant : « Il est interdit, sous peine de mort, par tout le royaume d'Angleterre, de se divertir à un autre jeu que celui de l'arc à mains et des flèches²². » Seul compte ici le maniement de l'arme, non la préparation aux marches ou aux épuisements, auxquels les non-chevaliers sont pourtant confrontés. La même attente domine, le 28 avril 1448, lorsque le Français Charles VII ordonne à chaque paroisse d'entretenir des archers pour les combats à venir²³. Ce qui confirme un net partage social : la formation à l'endurance ne concerne que les plus prestigieux, ceux que symbolise le « chevalier lourd, le chevalier, au sens à la fois technique et social du terme, armé [...] du grand bouclier [...] du haubert de maille et maniant la lance et l'épée²⁴ », celui capable de porter sur lui-même vingt-cinq kilos de fer, celui dont la résistance à la fatigue et aux coups fait la grandeur. Rien d'autre qu'un signe culturel majeur : « À la fin du Moyen Âge, la chevalerie était encore considérée comme le nerf des armées²⁵. » Alors même que la possible fatigue des humbles n'est guère pensée.

Chapitre 3

La souffrance « obligée » du voyageur

Le voyage, avec ses souffrances, ses imprévus, est l'autre lieu de fatigue régulièrement commenté au Moyen Âge. La peine y demeure plus terne que celle du combat. Elle est imposée plus que valorisée. Elle est inévitable, surtout, redoutée, commentée. C'est une culture, en définitive, que révèlent ces pérégrinations laborieuses, mêlant lassitudes et impuissances, découvertes et nouveautés.

Une vision de l'espace

L'espace médiéval en est la cause, commandant d'emblée l'idée de fatigue. L'enjeu touche au cosmos. Le milieu devient flou dès que la distance s'instaure. La pénibilité surgit dès qu'il faut « cheminer ». Le trajet s'oppose à la sécurité. Aucune vue surplombant la Terre dans un tel univers. Aucune surface homogène, telle que notre modernité pourra l'engendrer¹. Non que toute carte soit absente, comme le montrent les premières gravures découpant frontières et continents. Mais les lignes y dominent, les traversées, les trajets, moins la vision englobant la totalité d'un espace pour mieux le dominer. L'étendue demeure « un entre-deux : un vide à remplir² », avec ses jonctions incertaines, ses obstacles toujours renouvelés. Seuls comptent les lieux, ceux mêmes qu'évoque Marco Polo, au XIII^e siècle, dans son périple pourtant « fabuleux », traduit en autant de *Merveilles*, « ne s'extasiant que devant les jardins³ ». Du coup, les parcours étirent ainsi les avancées autant que les souffrances, et l'horizon peut fasciner autant qu'il peut effrayer.

Les commentaires sont brefs. Le temps n'est pas aux introspections ni aux relevés scrupuleux des sensations perçues. La fatigue, comme

pour le combat, se traduit plutôt par l'évocation des choses, les effets visibles, la physique des lieux : c'est le dehors géographique qui dit à nouveau le dedans corporel. Les conditions du parcours, les terrains, les climats : telle la puissance du vent poussant Jean Plan de Carpin, l'envoyé du pape, à se jeter régulièrement à terre dans sa traversée de la « Tartarie » en 1246⁴ ; ou le sol désertique de l'Orient, « tantôt pierreux, tantôt sablonneux⁵ », poussant Jacques de Vérone à désespérer de son trajet dans son long périple de 1335.

C'est l'ensemble d'une galaxie matérielle et mentale qui est en jeu, une vision des entours, une manière de vivre chaque lieu comme un isolat, et, du coup, chaque éloignement comme un « affrontement ». Aucune surprise si les habitants de Montailou, au XIII^e siècle, valorisent comme jamais Pierre Maury franchissant « à guet une rivière importante en portant sur ses épaules, successivement, Béliaste et Arnaud Sicre⁶ ». L'aléa des distances, leurs épreuves toujours recommencées constituent ainsi le premier défi rencontré.

Cette menace de l'« ailleurs », l'inquiétude des espaces, leurs surprises possibles, font du lointain un des premiers objets de la littérature médiévale. Brendan⁷, ce prêtre irlandais parti à la recherche du paradis terrestre avec douze compagnons, rencontre lors de son voyage des épreuves si nombreuses, si curieuses, que son périple est l'objet de cent vingt manuscrits entre le X^e et le XV^e siècle. Brendan connaît tous les épuisements, toutes les frayeurs. Aux efforts des traversées s'ajoutent les affrontements d'animaux inquiétants, la présence exténuante des monstres, des diables, des démons. Autant de prodiges occupant encore nombre de romans, mobilisant l'imaginaire, avivant les récits.

L'accablement, plus précisément encore, est au cœur de quelques trajets médiévaux marquants : les confins, la mer, la forêt, les déserts... Ceux de Terre sainte en particulier, avec leurs risques d'égarement, les marches rendues interminables, les épuisements rendus mortels. Le témoignage de Nompar de Caumont en 1419 : « Je pris la route au milieu de la nuit à cause de la forte et redoutable chaleur du pays qui provoqua en chemin la mort de beaucoup de personnes⁸. »

Montagnes et forêts étendent tout autant les lieux symboliques du harcèlement. La forêt surtout, avec ses ombres, ses pistes imprécises, ses ressemblances indistinctes. Les adjectifs s'accumulent pour la qualifier : felonesse, aventureuse, perdue, desvoiable⁹. Elle est errance autant que menace, multipliant « les pièges, les lieux secrets, les embuscades

possibles » auxquels s'ajoutent « les difficultés de s'y orienter et d'en sortir¹⁰ ». Les épisodes d'épuisement s'y multiplient. Le roi Loth et ses fils, arrivés chez le forestier du Northumberland, dorment « profondément pour avoir enduré de rudes efforts et de grands tourments¹¹ ». Les amis de Gauvin, ayant chevauché « jusqu'à la nuit » dans quelque « forêt immense et ombrageuse¹² », tombent immédiatement de sommeil. Alors que la forêt où s'aventure Guinebaut est elle-même nommée « Périlleuse¹³ » en raison des souffrances, mais aussi des exploits éventuels qu'elle impose et promet. Fin tragique, enfin, dans le roman du XII^e siècle *La Dame invisible*, les cris lointains entendus dans la forêt sont ceux d'un « malheureux perdu [...] où nul n'a plus d'espoir de le retrouver¹⁴ ».

La mer enfin complète les figures d'horreur, jusqu'aux imaginaires d'angoisse : pluies de pierres et de feu, îles déroutant par leurs aimants de fer, monstres inquiétant par leurs mâchoires d'airain. Dangers si convaincants que les rôles d'Oléron, au XII^e siècle, inaugurent un tout premier régime de « protection » : « Si le marinier se blesse au service de la nef, il doit être guéri et pansé sur le coût de la dite nef¹⁵. »

Quels voyageurs ?

Chevaliers errants, marchands, hommes de pouvoir, princes ou évêques, autant de voyageurs confrontés aux risques des itinéraires tourmentés : âpreté toujours évoquée, toujours soulignée.

La réalité quotidienne est redoutable autant que banale. Elle est plurielle aussi. Le voyage est incontournable, plus que jamais nécessaire, et pourtant « épuisant ». Il est recherche de gain d'abord, celui du marchand ou du négociant, avec ses lieux distants, ses foires largement disséminées : « Champagne, mais aussi Lyon, Cologne, Augsbourg, Mayence, Venise, Mantoue, Milan, Naples, Brindisi¹⁶. » *Les Effets du bon gouvernement*, la fresque de 1339 d'Ambrogio Lorenzetti placée sur les murs de la Sala dei Nove à Sienne, en donne une description embellie : villes aux abords animés, cohortes nombreuses, bêtes chargées, marchands avançant à pied¹⁷. L'ensemble paraît à la fois remuant et tranquille. Le cartouche, pourtant, dit indirectement le danger : « Que tout homme libre marche sans peur¹⁸. » Les trajets, assurément, se vivent avec âpreté. La langue poétique de Gilles Li Muisis, au XIII^e siècle, s'en tient d'ailleurs aux menaces :

Marchands s'aventurent par pays, par contrées ;
 Par mer et par terre marchandises sont menées ;
 Aux fêtes et foires sont par terre portées.
 Tous temps sont en péril, peu sont en sûreté¹⁹.

La langue administrative des scribes du duc de Bourgogne, en mai 1344, durant son voyage entrepris vers la cité des Papes, s'en tient au recensement des défaillances ou des pathologies. Maladies et morts, en particulier, sont les épisodes ultimes des difficultés rencontrées : cinquante-quatre malades (abandonnés sur place), près du tiers des « partants », dont quatre meurent, sur un effectif approximatif de cent soixante-dix personnes, entre mai et octobre 1344²⁰. Ce que confirme indirectement la lettre de Louis VI adressée au roi de Castille en 1387 : les « deux mille hommes d'armes » qu'il envoie à son secours doivent être acheminés « au plus gracieusement et à moins de dommage que faire ce pourra²¹ ».

La litanie consacrée au voyage par Eustache Deschamps, au xv^e siècle, le montre encore, accumulant les harassements, alors même qu'est rappelé, *a contrario*, l'intérêt d'affronter le monde pour mieux l'apprécier :

Ceux qui ne partent de l'hôtel
 Sans aller par divers pays,
 Ne savent la douleur mortelle
 Dont gens qui vont sont envahis
 Les maux, les doutes, les périls
 Des mers, des fleuves et des pas
 Les langages qu'on n'entend pas
 La peine et le travail du corps.
 Mais combien qu'on soit de ce las
 Il ne sait rien qui ne va hors²².

Les règlements religieux sont à cet égard symboliques, qui favorisent une nécessaire économie des parcours. L'archevêque Raoul de Bourges, au cœur du Moyen Âge, « protège » ses prêtres de trop longs cheminements : ceux résidant au-delà de « six ou sept mille de la cité » sont autorisés « à s'associer par groupes de dix pour envoyer l'un d'entre eux auprès de l'évêque le jeudi saint afin de recueillir dans trois fioles différentes le saint chrême pour le baptême et les

huiles saintes pour les catéchumènes et les malades²³ ». Les visites de l'évêque sont elles-mêmes strictement mesurées, toujours solennelles, mais « peu fréquentes²⁴ » encore avant les XI^e et XII^e siècles.

Restent les pèlerinages, nombreux, disparates, si variés qu'ils sont reconnus comme cause « la plus fréquente des déplacements²⁵ ». Une façon « de marcher dans les pas du Christ²⁶ », au sein d'un univers religieux où le « Sauveur », lui-même prêcheur itinérant, demeure « l'archétype du voyageur²⁷ ». Leur particularité est manifeste. D'autant qu'ils inversent de part en part le sens banal des lassitudes : non plus un éreintement subi mais un éreintement voulu, non plus une souffrance accidentelle mais une souffrance souhaitée, la « grandeur » surtout, acquise une fois la destination obtenue. Le pèlerin, avec son bâton, sa besace, ses pieds nus, ne représente pas seulement la figure médiévale du rachat attendu de la fréquentation des reliques et des lieux saints, il représente aussi la figure du rachat attendu des épuisements que le chemin fait endurer. La fatigue participe de la rédemption : « Tout pèlerinage médiéval est, dans une certaine mesure, une œuvre de pénitence, en raison des difficultés pratiques du voyage (fatigues et dangers de la route)²⁸. » Alphonse Dupront le dit avec concision : « C'est l'épreuve de l'espace qui fera le pèlerin²⁹. » Les voyageurs de l'Orient, arpentant le Sinaï vers le tombeau du Christ, le disent avec emphase, tout en invoquant leur expiation. Rien d'autre que le tourment, et son sens dernier, l'édification :

Nous grimpâmes difficilement, au prix de très grands efforts, jusqu'à son sommet, et nous rencontrâmes des passages si difficiles et si éboulés, qu'il serait difficile de le croire. Ô chair humaine fatiguée ! Que de fatigues et d'angoisses tu supportes pour obtenir la grâce divine³⁰.

Paradoxe extrême de la peine et du rachat, certains consentent même à payer pour obtenir que d'autres se « fatiguent » pour eux. Guy de Dampierre, devenu comte de Flandre en 1251, mort en 1305, offre, dans son testament, « une somme de huit mille livres à celui qui, dans le cas où le comte ne pourrait accomplir son vœu d'aller en Terre sainte, ferait pour lui ce pèlerinage³¹ ». Somme notable, alors que le chapelain de Guy a, « par chaque jour, de l'avoine pour deux chevaux ; seize livres pour ses draps, et vingt livres de pension annuelle³² ». L'« échange » confirme la pratique des « indulgences », compensations financières des péchés, autorisées depuis le canon de

992³³, tout en confirmant aussi, par la somme allouée, la dureté des affrontements projetés.

Les pieds, symptôme premier

Il faut insister sur les particularités de ces fatigues volontairement bravées dans les siècles centraux du Moyen Âge. L'image de la souffrance impose ici un stigmat singulier, révélant à nouveau la variété des lassitudes affrontées : la centration sur un lieu du corps, la fixation sur les déchirures du marcheur, les blessures des pieds. Atteinte toute mécanique d'abord : il « n'existe pas au Moyen Âge de chaussures spécifiques pour la marche³⁴ ». Les souliers, généralement cousus d'une seule pièce³⁵, ne résistent pas aux accidents du terrain, ni aux enjambées longuement répétées. Mais l'atteinte anoblit aussi le projet, ajoutant une douleur nouvelle aux souffrances acceptées. D'où les trajets effectués volontairement pieds nus. Saint Guillaume de Verceil, au XII^e siècle, « se rendit illustre pour être allé à Compostelle en cet appareil, à l'âge de quinze ans³⁶ ». Les scènes de repentance ou de processions effectuées dans de telles conditions se banalisent, tels ces chapiteaux des églises des XII^e et XIII^e siècles, avec leurs pèlerins défilant sans souliers³⁷. « Mortification courante », dit Karin Ueltschi, évoquant les pénitences de Perceval³⁸. Saint Louis le confirme encore, commandant, lors de la prise de Damiette en 1249, que la cité fût débarrassée « des charognes d'hommes et de bêtes et d'autres ordures », avant d'ordonner la traversée de la ville, « tout nus pieds, et les barons et le peuple, moult dévotement »³⁹. Une grandeur naît de cette acceptation de souffrance, une manière précise et datée d'assurer le pardon.

Pénitence sans doute, mais autre pénitence encore, avec l'attitude de porter assistance aux marcheurs, de laver leurs pieds en acte de contrition. Saint Louis, chaque samedi, « est accoutumé de laver les pieds aux pauvres en lieu secret⁴⁰ ». Ysabel, la fille du roi de Hongrie, en 1230, acquiert la sainteté en se dévouant ainsi à la cause des plus démunis :

Et quand les pauvres étaient venus aux vêpres pour reposer, si regardait ceux qui étaient pauvrement chaussés ; à ceux lavait-elle les pieds ; et puis le lendemain au matin, elle leur donnait souliers selon la mesure de

leurs pieds ; car elle était tous temps garnie de souliers grands et petits pour donner à ceux qui métier en avaient ; et elle-même leur aidait à chausser. Et puis si les convoyait et les conduisait tant qu'ils fussent en chemin où ils devaient aller⁴¹.

Les pieds, lieux symboliques d'une souffrance, d'une fatigue et d'un temps.

Chapitre 4

La fatigue « rédemptrice »

Nombre d'activités, nombre d'engagements peuvent constituer un autre versant de cette fatigue rédemptrice, peines toutes volontaires, torturantes, exclusivement orientées vers le rachat. L'univers religieux en trace les conditions. Les gestes, dûment sélectionnés, en tracent les intensités. Chez les clercs surtout où le salut est au cœur de contritions charnelles ; au Moyen Âge encore, où le mysticisme s'accompagne de douleurs toujours plus recherchées.

Le voyage « sanction »

Certains pèlerinages échappent à la seule décision personnelle ; accablés tels, symboliques mêmes, que l'autorité peut en user comme autant de sanctions, les substituer à une condamnation : non plus rachat intime, mais rachat social. L'acte se métamorphose en « peine » publique, assertée, quasi chiffrée. Parcours et destination glissent alors au « châtement », expiation dûment codifiée, liant la longueur du trajet à la gravité des faits réprimés. Un clerc fixe le tracé, « bénit le pénitent, lui remet chapeau, besace et bâton, et le munit d'un sauf-conduit [...] l'arrivée au terme du pèlerinage vaut absolution de la faute¹ ». Le périple se fait ainsi « juridictionnel », sentence déclenchée par l'Église ou les magistrats, suffisamment grave d'ailleurs pour concerner aussi la criminalité. Une lettre de 1387 gracie Jean Bigot de Saint-Maurice-des-Neuves, coupable d'homicide, « à condition qu'il se rende à Notre-Dame du Puy et fera dire cent messes pour le salut de l'âme du défunt² ». Une rémission est accordée en 1393 à deux habitants de la paroisse d'Azay-le-Brûlé qui ont participé, quatre ans auparavant, au meurtre d'un pillard et à la détresse d'une femme

« à condition d'aller l'un à Dame du Puy, l'autre à Saint-Jacques de Galice³ ». Au cœur de la sanction existent ainsi les tribulations et les éreintements des pérégrinations, « accompagnés de fatigues et de dangers dont on ne peut aujourd'hui se faire une idée⁴ », dit encore Victor Derode en 1848.

Restent les limites de telles décisions. Le pénitentiel condamne, mais il « livre » aussi les condamnés à leur sort. Il inflige des « peines », mais il diffuse aussi d'autres « pertitions ». Les routes deviennent moins sûres une fois empruntées par des criminels avérés, des délinquants, des êtres sans aveu. Le trouble s'accroît dès lors, même si Gilles Charlier, au concile de Bâle en 1433, associe encore le pèlerinage pénitentiel à une « expiation des péchés⁵ ». Les faits s'imposent, quoi qu'il en soit : la *perigrinatio* est bientôt accusée d'être « une occasion de scandale plus qu'un moyen de sanctification⁶ ». Les jugements de ce type, dès lors, se raréfient. La pratique s'efface avec le XIV^e et le XV^e siècle, flagellations et supplices lui succéderont. Son existence en revanche, fût-elle transitoire, n'en est pas moins marquante, imposant une image majeure : celle d'une fatigue identifiée, en tout premier lieu, au Moyen Âge, dans l'aventure des traversées ou des trajets.

La tâche rachat

Le labeur aussi peut être « orienté », visée spécifiquement religieuse dans ce cas, promue au cœur des récits édificateurs, d'autant que l'*acedia* (l'oisiveté, la somnolence) inquiète, au Moyen Âge, l'univers monastique, désignée en « ennemie de l'âme⁷ », signe d'ennui, de distance « coupable », d'absence de ferveur⁸. Seuls le sacrifice ou l'engagement total doivent primer : tels ceux des « filles » des hôtels-Dieu, « totalement appliquées à subvenir aux misères et nécessités des pauvres⁹ » ; ou ceux de sainte Douceline, fondatrice des béguines de Marseille au XIII^e siècle, multipliant les « excès de fatigue¹⁰ » pour mieux servir ses protégés ; ou saint Julien, créant un hospice avec sa femme, s'épuisant à y « accueillir tous les pauvres¹¹ ». Travail multiple, émietté, aux symptômes à peine décrits, la massivité des charges primant sur le détail des effets, l'étendue des durées primant sur la dispersion des actions. Harassement inévitable pourtant, lié à une exigence précise : ne jamais quitter, un seul moment, l'esprit de

sacrifice, maintenir un engagement incessant. Les règles de l'Hôtel-Dieu de Paris arrêtent des tâches quasi infinies : du lavage au couchage, du chauffage au séchage, du nettoyage au baignement, des soins courants aux soins ultimes ; toujours « pénibles¹² » aussi, parce qu'« ininterrompues », inversant « le jour en nuit et la nuit en jour¹³ ». S'ajoute enfin l'assimilation implicite d'un tel travail aux stigmates auto-infligés, pénitences abruptes, blessures délibérées, dominant les siècles centraux du Moyen Âge. Sainte Douceline conçoit un implacable montage technique pour accroître ses veilles, et « servir » toujours davantage, fixant une corde au-dessus de son lit dont elle entoure sa taille : « Dès qu'elle bougeait la corde la tirait et elle se réveillait¹⁴. » Saint Jérôme, ermite du désert au service constant des voyageurs en perdition¹⁵, frappe son propre corps pour éviter, coûte que coûte, tout endormissement : « si jamais le sommeil venait à bout de ma résistance et s'abattait sur moi, je cognais sur le sol mes os décharnés, qui avaient peine à tenir ensemble¹⁶ ».

De la souffrance infligée à la contemplation

À suivre sainte Douceline et ses engagements successifs, une autre évidence s'impose : la visée dernière est moins le travail que la contemplation, moins la terre que le ciel. L'extrémité de la peine semble y contribuer. Douceline s'éloigne, année après année, des labours quotidiens, recherche « les lieux solitaires¹⁷ », aménage un « oratoire très secret », s'abandonne à une « haute extase », y est quelquefois « ravie sur la durée d'un jour »¹⁸, au point d'apparaître en lévitation. Son transport la métamorphose, attire visiteurs et croyants, intensifie les « dévotions », justifiant « la grande tradition » de l'Église médiévale : « la dignité de la vie contemplative sur la vie active¹⁹ ». Hiérarchie complexe, sans doute : l'importance d'une mystique monacale unissant « la prière et les travaux manuels²⁰ » ne saurait être déniée, illustrée par les Cisterciens et Bernard de Clairvaux²¹. L'épuisement physique, signant « la condition pécheresse de l'homme²² », ne peut être oublié, mais il est une étape. C'est la contemplation qui tend ici à l'emporter. C'est elle aussi qu'illustre le parcours de sainte Douceline, confortant la certitude d'un Pierre de Jean Olivi, le mystique languedocien, son contemporain : « La vie active a pour fin de préparer à la contemplation²³. » Une telle fatigue rédemptrice serait ainsi une

« phase », un acte préparatoire vers un ailleurs plus central. Ce qui ouvre sur une autre fatigue encore, l'emportement de l'extase, l'« arrachement » à soi, celui même que la culture du temps, faute d'outils mentaux adéquats, évoque par des traits physiques plutôt que par des traits spirituels. L'épuisement intérieur doit se voir. Il doit être perceptible à défaut d'être psychologiquement décrit : lassitude inédite, celle des grands mystiques, il demeure « ostensible ». Sainte Douceline « s'offre elle-même à Dieu avec une si grande ardeur que son corps semblait quasiment défaillir de cette grande ferveur d'esprit qui la faisait toute fondre²⁴ ».

Même profil lorsque Guillaume de Tyr, au XII^e siècle, évoque, chez le nouveau roi de Jérusalem, Baudouin II, l'impérieuse aspiration spirituelle et les oraisons indéfiniment répétées : « Il était infatigable à la prière à tel point que ses mains et ses genoux étaient couverts de callosités, par suite de ses fréquentes gémissements et des pénitences qu'il s'imposait²⁵. » Le physique encore et ses contraintes, les gestes encore et leurs effets, alors qu'il s'agit davantage d'effort intime et de contention d'esprit. Reste, quoi qu'il en soit, cette fatigue rédemptrice valorisée au cœur de l'univers médiéval, imposant au corps les souffrances les plus variées : la marche interminable du pèlerin, le travail incessant du religieux, l'abandon tourmenté du mystique. Rien d'autre que le spectre indéfini de la lassitude comme signe insistant et toujours espéré du rachat.

Chapitre 5

Le travail quotidien, un « silence » relatif ?

Impossible enfin d'ignorer le travail quotidien, quatrième « lieu » d'évocation de la fatigue au Moyen Âge, après le combat, le voyage, la « rédemption ». Rien de plus discret pourtant, rien de plus occasionnel. La fatigue travailleuse demeure une non-valeur, contrairement à celle des voyageurs, des combattants ou des « saints », toujours notifiée et louée. Ses gestes appartiennent à la médiocrité des jours, quasi « oubliés » dans leur lancinance, égarés dans des efforts sans éclat. Ils accompagnent le sort des anonymes, ceux que marginalise la plus totale obscurité, aucune proximité possible avec le grandissement ou le rachat.

La « trivialité » du rural

Une telle inexistence renvoie d'abord au plus lointain, le statut de serf aux ^xe et ^{xi}e siècles, celui d'un être « taillable et corvéable à merci », fixé « jour et nuit¹ », livré aux tâches indéfinies. La dépendance d'un tel homme multiplie les charges possibles : « tout » peut lui être imposé. Son existence et sa légitimité tiennent même à l'« absence de bornes au service demandé [...] exprimant clairement une situation d'objet² ». Ce qui, d'emblée, empêche de promouvoir la fatigue en source d'attention. Une image dès lors se répète : « Aux serfs toutes les privations, toutes les peines, tous les chagrins³. » Une indifférence aussi : la non-prise en compte de tout harcèlement. Bertran de Born dans son *Sirvente*, au ^{xii}e siècle, peut même justifier une brutalité : « On ne doit jamais plaindre un vilain si on lui voit briser bras ou jambe ou s'il lui manque quelque chose de nécessaire⁴. » S'y ajoute la condition globale du travailleur condamné à l'impuissance, livré

à une loi qui le dépasse : loi implacable venue du ciel, dont la seule existence fait de la fatigue une occurrence obligée autant qu'un épisode ou un état sans réel intérêt.

Un changement de repères s'exerce pourtant, entre le XII^e et le XIII^e siècle. Non que la fatigue soit d'emblée commentée. Elle l'est, en revanche, indirectement. Dans la conscience technique d'abord, exprimée par les plus érudits. La présence des moulins sur les cours d'eau, l'apparition de l'arbre à cames transformant les mouvements rotatifs en mouvements alternatifs, la possibilité mécanique de piler et de marteler suggèrent des comparaisons, la confrontation entre gestes anciens et gestes nouveaux, le sentiment de quelque « affranchissement » de contraintes. Telle l'évocation, au XIII^e siècle, par les moines des ateliers de Clervaux :

La rivière [...] élève ou abaisse alternativement ces lourds pilons, ces maillets ou plutôt ces pieds de bois [...] et épargne ainsi aux frères de grandes fatigues [...] Que de chevaux s'épuiseraient, que d'hommes se fatigueraient les bras dans ces travaux que fait pour nous la gracieuse rivière à laquelle nous devons notre vêtement et notre nourriture. Elle combine ses efforts avec les nôtres⁵.

La diffusion médiévale du mot « engin » en est un autre exemple, matérialisant une visée : « ruser » avec la force, la suppléer, venir à son secours. La certitude du *Roman de Rou* : « L'engin aide le mestier⁶. » Ce qui impose une nouvelle catégorie d'acteurs : « Les "hommes de l'engin" s'affirment avec leurs créations, à côté des artisans, ceux-ci, "hommes de l'outil"⁷. » Machines modestes, sans aucun doute, où la main de l'homme demeure active, voire « pressante », mais le sentiment d'un monde nouveau érigé sur des lassitudes surmontées permet de mieux les évoquer.

La relation au rural est par ailleurs transformée avec la fin du serfage, aux XII^e et XIII^e siècles. L'essor économique permet à nombre de serfs de racheter leur liberté, faisant basculer le travail d'une durée « infinie » à une durée « comptée ». L'engagement de journaliers, l'existence de corvées aiguës des efficacités, suggèrent des chiffres, promeuvent des traités d'agriculture ou d'économie : « les hommes de 1250-1260 sont attentifs à la productivité, à la technique⁸ ». Ce qui discrimine des tâches, transforme le salaire en calcul, oriente vers une « gestion⁹ » surveillée. Le harcèlement, ici encore, est évoqué, mais

indirectement. Aucune promotion, aucune valorisation sans doute, sinon la tentative d'éviter les obstacles de la lassitude dans l'ordonnement des travaux. Son évaluation toute intuitive s'en tient aux efficacités présumées. Les hommes qu'elle concerne sont autant de travailleurs dévalorisés, mais l'attention qu'elle suscite porte clairement sur le labeur effectué. Pietro de' Crescenzi propose, au XIII^e siècle, de s'adresser d'abord au vilain embauché pour savoir ce qu'il « a déjà fait » et ce « qu'il fait le plus volontiers et avec le moins de fatigue »¹⁰. Le but : harmoniser l'activité, abrégé des lenteurs, favoriser des « temps limités¹¹ ». Un autre questionnement vise la même exigence en s'en tenant aux critères d'espace et de temps : « voir de combien chacun homme peut semer sur une acre mesurée¹² ». La fatigue, pour la première fois, apparaît ainsi à l'horizon d'une limite possible, exprimée par un seuil, celui à partir duquel l'homme ne peut poursuivre la charge exigée. Question identique encore, pour le laboureur et son charroi, combinant cette fois distances et durées :

Et fait savoir combien d'acres une charrue peut suffire par an, et quant des lieues [lieues] les chevaux et les bœufs font à la journee quand ils arent une acre de terre. Asquns dyent que une carue ne poet suffire pur IX acres de terre ne VIII et joe montrer par deux raisons que si poent bien¹³.

Même question enfin pour l'obstacle respectif des terrains ou l'efficacité relative des animaux, les chevaux par exemple, censés mieux s'adapter aux « terrains pierreux » mais demeurant plus coûteux que les bœufs¹⁴. L'interrogation est pragmatique, empirique, faite pour prévoir les journées, le nombre d'hommes à embaucher, les types de traction, leur coût. Réponses approximatives, faut-il le redire, mais elles aventurent des chiffres, fussent-ils partiels :

Et vous devez savoir que cinq hommes peuvent bien couper et lier deux acres le jour, de chaque manière de blé, l'un plus, l'autre moins. Et là où chacun prend deux deniers le jour, vous devez donner pour l'acre cinq deniers. Et là où les quatre prennent chacun un denier une obole le jour et le cinquième parce qu'il est lieur, deux deniers, donc vous devez donner pour l'acre quatre deniers¹⁵.

Ces mêmes réponses visent le salaire attribué : « S'ils comptaient plus la journée qu'il n'affert selon ce compte, vous ne devez pas le

leur payer¹⁶. » Au point qu'il est possible d'entrevoir des différences de rétribution selon l'« effort » supposé : le « lieur », par exemple, censé rassembler, serrer et attacher, payé deux deniers, par rapport au « simple » coupeur payé un denier une obole¹⁷. Ou, à la ferme Carville, en 1308, la corvée de charrue, avec son maniement du soc et la conduite du charroi, payée davantage que la corvée de herse et son ratissage de surface¹⁸. Autant d'indications, rares encore, imprécises même, mais qui révèlent une volonté de hiérarchiser des « peines », comme leurs rétributions.

Non que change le mépris dans lequel le « vilain » est maintenu. Sa fatigue est même quelquefois transformée en objet de risée. Le vilain de Bailleul le montre dans le fabliau du XII^e siècle, revenant chez lui après avoir « peiné sur ses terres et ses blés ». Sa lassitude sert de prétexte à sa femme pour le conduire au lit, avant d'aller elle-même retrouver son amant. Épuisement sans doute, mais balourdise aussi d'un homme déprécié, jugé, par ailleurs, « sot et repoussant¹⁹ ».

Reste l'iconographie, sa représentation des gestes, sa mise en scène des acteurs, images concrètes devenant autant de signes « révélateurs ». La fatigue affleure alors dans le maniement des outils, leurs figures, leurs destinations, émergeant du silence des actes et de leurs positions. L'usage de la bêche ou de la sape, par exemple, en tâche exclusivement masculine, comme le battage ou le vannage, activités jugées inappropriées à quelque « faiblesse » supposée féminine, elle-même destinée davantage à la faucille et au râteau²⁰. L'image, pour la première fois, tend à distinguer hommes et femmes et leurs fatigues respectives. L'effort exigé est censé s'exhiber, restitué quelquefois dans la courbure des corps, dans l'ampleur des dynamiques, comme dans le *Rentier* d'Audenarde, enluminé à la fin du XIII^e siècle, où plusieurs paysans, aux profils proches du sol, aux membres tendus, recourent à une bêche pour labourer²¹. Profils physiques identiques encore avec les porteurs de blé du *Psautier de Saint Louis*, hommes pliés à l'extrême pour emplir les greniers de leurs sacs²². Évocation toute suggestive, faut-il le redire, montrant la volonté d'illustrer la gestuelle ; fatigue, effort, sans doute, mais où manquent, quoi qu'il en soit, commentaires, appréciations, explications.

Restent enfin nombre de travaux rémunérés à la tâche et non à sa durée : l'acte de « faire » et non son déploiement dans le temps. Ce qui maintient une obscurité sur toute évaluation de harcèlement ou d'effort. L'archevêque de Rouen, au XIV^e siècle, alloue à ses vigneron

une rétribution globale, prenant en compte les actes et non leur répétition, leurs ajouts, leur dispersion ou leurs possibles effets. Thommas le Cauchois est payé 4 livres 16 sous « pour avoir deffiqué, taillé, fouy, fiqué, refouy, houé, redreché et escouppellé bien et proprement, et fait de tous labours en cours de saison, demi-arpen de vigne au dit clos le roy²³ ». Robien Cornilbout est payé 48 sous « pour avoir labouré un quartier de vigne au dit clos²⁴ ».

Le salaire se fonde ici sur une estimation d'ensemble, une indifférenciation générale sur le temps des services ou sur la fatigue dépensée, malgré une énumération précise des tâches engagées. Tel le paiement de deux valets, au domaine de la Cressonnière au début du XIV^e siècle, Jean de Valenciennes et Jokart, qui « coupent les blés, arrangent les clôtures [...] Un garde des blés surveille les champs et les moissons²⁵ ». L'intensité travailleuse demeurerait ainsi « peu mesurable²⁶ » autant que peu reconnue.

Les métiers et l'invention des durées

Les villes sont davantage facteur d'orchestration, voire de conflits, sur l'investissement physique demandé. Leur développement s'impose avec les XII^e et XIII^e siècles, lié à la fin des invasions, à l'intensification des échanges, à celle des affranchissements de serfs. Des métiers s'installent, des quartiers se distinguent, l'activité se diversifie : « Des villages endormis deviennent des marchés animés²⁷. » Des modes de vie s'institutionnalisent, des règlements se diffusent.

La norme porte d'abord sur la durée, ce qui est fondamental, et, implicitement, sur la fatigue qu'elle implique. Un critère est dominant : la clarté du jour. Ce dont le *Livre des métiers* témoigne dès sa création, en 1268 : « Les dits varlets viendront tous les jours ouvrables à heure du soleil levant à leur loyal pouvoir, et feront leur journée jusqu'à vesprée. Et la vesprée durera jusqu'à soleil couchant²⁸. » La durée serait uniforme, de l'aurore au crépuscule. Avec des nuances pourtant, celles mêmes où la fatigue est très exceptionnellement évoquée : les maîtres et les valets des tréfiliers d'archal « ont leur vesprée pour eux reposer²⁹ », de même les « fabricants de courroies » ne sauraient travailler la nuit, « les jours sont longs et le métier trop pénible³⁰ ». Alors que l'acceptation du travail de nuit existe, liée sans doute au traitement des objets ; ceux des teinturiers : « Peut ouvrir

la nuit se mestier il est³¹ » ; ceux des huiliers : « Et si peut ouvrir de jour et de nuit, toutes les fois qu'il leur semble bon³². »

Conflits sur les durées

Un tel flou n'est pas sans effet. Il oriente des tensions, favorise la tendance des maîtres, surtout avant la Peste noire de 1348 et en période d'abondance de main-d'œuvre, à allonger « la journée ouvrable³³ ». D'où l'émergence de résistances, celle de conflits sur le temps lui-même, la transformation de la fatigue en alibi implicite, point frontière entre le tolérable et ce qui ne l'est pas. Les valets des foulons se plaignent dans le Paris de 1277 que « les maîtres les tenaient trop tard de leur vesprée³⁴ ». Le prévôt de Paris rétablit les durées : « les valets feront leurs journées jusqu'à vêpres, et la "vesprée" durera ensuite jusqu'à soleil couchant³⁵ ». Situation semblable à Senlis en 1346 : vingt-huit valets foulons s'opposent à quatre maîtres voulant que les valets travaillent en hiver jusqu'à complies ; « le bailli décide qu'ils ne travailleront que jusqu'au dernier coup de vêpres, donc avant complies³⁶ ». Fatigue non dite, sans doute, mais présente à l'horizon de la plainte et de la réaction des valets, prise en compte par eux, voire implicitement revendiquée, même si elle n'est pas nommée.

La Grande Peste, après 1348, provoque d'autres changements, lorsque la main-d'œuvre plus rare, et donc plus précieuse, accroît l'exigence des ouvriers. Dilettantisme accru, relâchement sans doute, laxité contestée du coup par les maîtres et « souhaitée » par les ouvriers. Ce qu'évoque dans le détail l'ordonnance du prévôt de Paris en 1395 :

Pour ce qu'il est venu à notre connaissance que plusieurs gens de métiers, comme tisserands de linge, de lange, foulons, paveurs, maçons, charpentiers et plusieurs autres ouvrants de demeurants à Paris se sont voulu et veulent efforcer d'aller en besogne et de laisser œuvre à telles heures comme bon leur semble, ja soit qu'ils se fassent payer leurs journées tout autant comme s'ils faisaient leur besogne tout au long d'un jour, qui est au grand grief, préjudice et dommage tant des maîtres ouvrants et tenants ouvriers de leurs métiers comme aussi du bien de la chose publique.

Que dorénavant toutes manières de gens desdits métiers gagnants et ouvrants à journée, aillent en besogne pour ouvrir d'iceux métiers des

heures du soleil levant jusques à heure du soleil couchant, en prenant leurs repas à heures raisonnables³⁷.

Tensions dès lors multiples, locales, émiettées, auxquelles s'ajoutent d'autres causes encore : les compétitions ou les comparaisons entre les professions elles-mêmes. Les tisserands de Beauvais, en 1390, contestent aux lainiers leur arrivée traditionnellement plus tardive sur les lieux de l'embauche, leurs justifications par l'invocation d'une « fatigue » plus grande due à leur propre travail. Un enjeu s'accroît ainsi, voire se négocie : la lassitude venue de la tâche et de ses particularités. Le verdict du Parlement s'en tient en revanche au raisonnement des tisserands et rétablit une durée identique pour tous³⁸.

Ce fourmillement de conflits, variant avec les aléas économiques ou démographiques, a d'ailleurs provoqué, dès le milieu du XIII^e siècle, la création de « cloches de travail » dans nombre de villes européennes : la « *campana laboris* » en haute Italie, la « cloque des métiers » à Douai, la « *weverscloke* » à Bruges, la « *campana pro operarii* » au château de Windsor³⁹. Insensiblement, le temps de travail s'autonomise par rapport aux vieux repères de la « nature » ou des cloches cléricales. Il gagne en spécificité. Il se particularise. Ce qui limite les tensions sans toujours les effacer, comme le montrent les événements de Provins en 1282. Les ouvriers du textile s'insurgent contre une décision du maire, celle de repousser dans la soirée le signal de la cloche annonçant la fin du travail : « le maire fut tué, la cloche détruite⁴⁰ ». Il faut une amnistie décrétée par Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, comte de Champagne, pour que le calme soit restauré. Alors qu'à Théroüanne, en 1367, le doyen et le chapitre vont jusqu'à promettre aux « ouvriers foulons et autres gens mécaniques » de faire cesser « à jamais la cloche des ouvriers, pour que, à cause de la sonnerie d'une cloche de ce genre, ne naisse pas de scandale et de conflit dans la ville et dans l'église⁴¹ ». Temps et fatigue sont bien sourdement mêlés, sans que celle-ci soit encore clairement et explicitement désignée.

Restent aussi, avec l'installation croissante des métiers, des tactiques plus précises pour régler des pauses, ménager des répités durant le cours du jour, tenter surtout de limiter les conflits pouvant en résulter. Ignorance durable d'abord, à l'image du règlement royal, promu en 1369, à la demande des bourgeois de Troyes refusant les trois arrêts réclamés par les compagnons tisserands : pauses pour le déjeuner, le dîner, le goûter. Le texte, inflexible, les enjoint d'« œuvrer tout le jour continuellement

comme maçons, charpentiers, couvreurs, vigneron et autres et les autres ouvriers de quelque état qu'ils soient⁴² ». La précision s'est pourtant accentuée, sinon installée, dès le début du XIV^e siècle. Les échevins de Tournai recourent, en 1302, à une « sonnerie pour le déjeuner et une autre pour la reprise du travail⁴³ » ; les échevins d'Amiens, en 1335, jugeant trop aléatoires les règlements existants, obtiennent du roi l'autorisation d'une nouvelle cloche, sonnante dès lors « quatre fois par jour, le matin, le soir, avant et après la pause du repas⁴⁴ ».

Le temps du jour en vient ainsi à se morceler, mêlant repos et travail, ménageant des fragmentations, orchestrant limites et durées. Avec des conséquences réglementaires : des retards de travailleurs sont sanctionnés, comme à Pistoia, en 1356, où le manœuvre Capeccio se voit infliger une amende de deux sous parce que « *stette troppo a tornare da merende*⁴⁵ » (trop de temps pour revenir de son déjeuner). Les interstices se scandent. Le repos, très modestement encore, infiltre la journée, comme la surveillance et sa rigidité.

Le temps de l'horloge

La précision s'accroît encore avec les horloges mécaniques, inventées au XV^e siècle. Des heures égales sont, du coup, délimitées alors qu'elles variaient jusque-là avec les saisons. Le repère n'est plus celui de la nature et de ses aléas mais celui des heures et de leur fixité. D'où ces références partagées par tous, ces durées d'emblée significatives, comme à Bourges en 1443, censées atténuer les désaccords, même si ceux-ci peuvent perdurer :

Les foulons et tisserands yront en leur place pour eux louer en hiver au point du jour et aux jours d'été entre 4 et 5 heures du matin, et n'auront les foulons que trois heures pour leur déjeuner, dîner, goûter, boire et dormir et ne pourront rompre leur place pour quelconques traverses qu'ils fassent, ainsi iront en besogne chacun pour tel prix qu'il pourra avoir, et pour non être atablé [présents] vespres sonnante ne prendront point leur journée⁴⁶.

Des limites au labeur s'installent ainsi avec l'univers médiéval, rythmant le cours des jours, leur durée, bornant fatigues et repos. Aucun rapport avec la flamboyante description de combattants épuisés, aucun rapport avec l'insistante description de voyageurs douloureux, aucune

effervescence particulière. Les appréciations, toutes fonctionnelles, ne dépassent guère ici l'intuition ou le sous-entendu. Elles occupent pourtant les codes, elles déclenchent les conflits. Elles provoquent une « mobilisation des travailleurs », même si leur poids relève le plus souvent de « l'implicite⁴⁷ ». Lassitude exprimée sourdement, tacitement, mais rappelée pour la première fois par ceux qui la vivent et tentent de la cantonner.

Les métiers et l'invention des forces

Ultimes références différenciatrices : les forces engagées, leur dureté. Le rural, on l'a vu, distingue le « lieu », censé rassembler, serrer et attacher, payé deux deniers, par rapport au « simple » coupeur, au geste plus restreint, payé un denier une obole⁴⁸. Des « peines » se hiérarchisent aussi à la ville, des salaires se différencient, fondés sur une lassitude postulée, aussi sourde que peu interprétée. Nombre de tâches urbaines conduisent au même constat : « Pour évaluer le salaire c'est surtout la force des bras⁴⁹. » Une gradation possible existe, oscillant avec la lourdeur des gestes, la résistance des matériaux, le type d'activité. Le scieur de bois du chantier de la cathédrale de Milan à la fin du XIV^e siècle est payé entre 7 et 8 sous, le tailleur de pierre est payé entre 9 et 10 sous⁵⁰. La journée d'un « entasseur de foin » dans l'Orléanais du milieu du XV^e siècle est payée un peu plus de 0,1 livre tournois, alors que celle du bûcheron sciant du « bois de chêne » est payée 0,5 livre tournois⁵¹. Tout tient à l'« adversité » supposée de l'objet travaillé. Tout tient à l'image des forces, à celle des gestes engagés.

De même, Capecchio, embauché en 1356 dans les travaux de construction du baptistère de Pistoia, reçoit « 6 sous par jour quand il s'agit d'enlever les détritres et les décombres » et 8 sous quand il s'agit « de scier du marbre⁵² ». La dépense provoquée par la pierre l'emporterait ainsi sur toute autre dépense possible. Ce qui dévalorise, au passage, le travail des femmes, payé moins de 2 sous dans les chantiers du Milanais au XIV^e siècle alors que le « travailleur de base », le *laborator*, est payé 3 sous⁵³. Rien d'autre, ici, qu'une estimation du possible, la vision des charges interprétée par l'employeur, fatigue dite en creux, soupçonnée, supputée plus que concrètement évoquée.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2020 N° 145597 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE